

DUPUY, Gabriel (2008) *Urban Networks – Network Urbanism*.  
Amsterdam, Techne Press, 296 p. (ISBN 978-90-8594-019-7)

Michel Gariépy

Volume 53, numéro 150, décembre 2009

Géographies de la violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039196ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039196ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

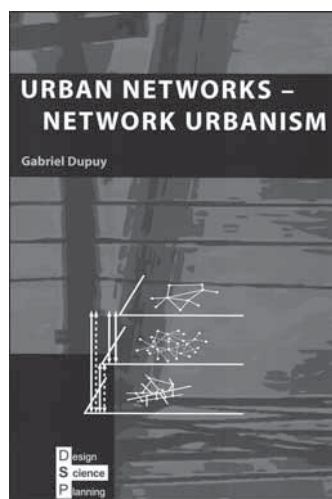
Citer ce compte rendu

Gariépy, M. (2009). Compte rendu de [DUPUY, Gabriel (2008) *Urban Networks – Network Urbanism*. Amsterdam, Techne Press, 296 p. (ISBN 978-90-8594-019-7)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 53(150), 472–474.  
<https://doi.org/10.7202/039196ar>

le lourd titre «Au-delà des droits linguistiques et du fédéralisme classique: favoriser l'autonomie institutionnelle des francophonies minoritaires du Canada», essaie d'illustrer son propos à l'aide d'une carte quasi illisible intitulée «Proportion des communautés de langue officielle en situation minoritaire par première langue officielle parlée (PLOB)». Fiouf! Cette lacune cartographique explique partiellement l'absence d'une liste des figures qui aurait pu se justifier, compte tenu de la présence d'une douzaine de photographies saupoudrées à travers les pages. Comparé à son parent, *Francophonies minoritaires au Canada: état des lieux*, richement illustré, *Espace francophone au Canada* fait pitié. Autre carence: un index, instrument fort utile dans un très long ouvrage de référence. Par contre, chacun des 13 articles est abondamment documenté par une bibliographie la plus à jour possible.

Si au début des années 1980, les chercheurs chevronnés en sciences sociales au Québec se moquaient de ceux qui tentaient de «déterrer des vieilles histoires du Canada français», tel n'est plus le cas. Ce livre, marqué par une grande participation de jeunes chercheurs de la nouvelle génération, en est la preuve. Les recherches en francophonie canadienne vont bon train, mais il s'agit là d'un champ tronqué – partiel. Les francophones des États-Unis sont deux fois plus nombreux que ceux du Canada à l'extérieur du Québec. Ceux de ce pays qui se disent d'origine ethnique française, canadienne-française ou acadienne sont deux fois plus nombreux que ceux du Canada, y compris le Québec. Force est de s'en rendre compte, d'engager un dialogue avec des chercheurs poursuivant des études sur les autres collectivités *franco* des Amériques et d'élaborer un champ d'études véritablement franco-américaines. Aujourd'hui, cette mission s'inscrit au programme d'action du Centre de la recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) à l'université d'Ottawa.

Dean Louder  
Université Laval



DUPUY, Gabriel (2008) *Urban Networks - Network Urbanism*. Amsterdam, Techne Press, 296 p. (ISBN 978-90-8594-019-7)

Une œuvre, un must ! Lors de sa parution en 1991, *L'urbanisme des réseaux. Théories et méthodes*, de Gabriel Dupuy, avait fait grand bruit. L'ouvrage présentait un réquisitoire contre l'urbanisme contemporain trop exclusivement préoccupé par l'espace aréolaire, le plan et le zonage, au détriment de l'espace réticulaire, soit les nouvelles formes de territorialité liées à la généralisation des réseaux techniques, à la banalisation de l'accès aux nouvelles technologies d'information et de communication (NTIC). Cette incapacité à penser et à analyser les réseaux expliquait la crise de l'urbanisme, son absence de maîtrise de la dynamique urbaine contemporaine qui bouleversait l'espace-temps et faisait éclater les centralités. Mais si le fossé s'était progressivement creusé entre responsables des réseaux et acteurs de l'urbanisme, les réseaux s'implantant initialement dans les morphologies existantes, il n'en avait pas toujours été ainsi, comme l'auteur le faisait ressortir par un retour sur certains textes fondateurs de la doctrine urbanistique ayant accordé une place centrale aux réseaux : par exemple les travaux de Cerda, Soria y Mata et Wright, qui s'étaient interrogés quant aux effets sur le tissu urbain

des nouveaux moyens de locomotion et de communication. L'ouvrage s'attaquait ensuite à la redéfinition d'un nouvel urbanisme en mettant de l'avant divers outils et méthodes centrés sur les caractéristiques topologiques, cinétiques et adaptatives des réseaux, sur une typologie des niveaux d'opérateurs de réseaux organisant l'espace urbain.

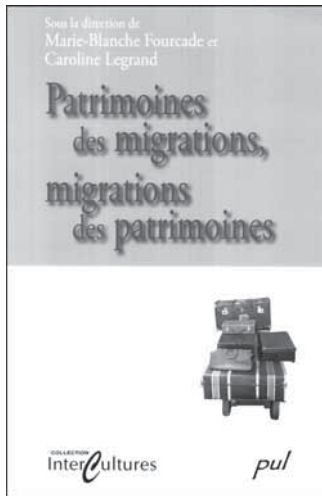
Alors que *L'urbanisme des réseaux*, en plus de son impact dans le monde francophone, avait donné lieu à une version espagnole, les deux éditeurs hollandais ont voulu faire connaître les travaux de Gabriel Dupuy au monde anglophone. Aussi *Urban Networks – Network Urbanism* est plus que la simple traduction et adaptation de *L'urbanisme des réseaux*, qui n'était en fait l'objet que de la première des cinq parties de ce récent ouvrage. Y sont regroupés une série de textes et de livres que Gabriel Dupuy a produits sur près d'une trentaine d'années ; seul le dernier chapitre (19) a été rédigé spécifiquement pour cet ouvrage. Ainsi, la partie II du recueil montre l'émergence de la territorialité des réseaux à travers le développement de différentes infrastructures et les adaptations consécutives du système urbain. Les parties III et IV, toutes constituées de textes postérieurs à 1995, portent sur deux types de réseaux qui ont connu une croissance phénoménale, l'automobile et les NTIC. Le titre de la troisième partie, « La dépendance automobile », situe bien l'importance du phénomène qui, par ses effets de club, de parc et de réseau, joue un rôle d'adaptateur territorial universel et excède les capacités de contrôle des planificateurs et urbanistes. Est-il possible de réduire cette dépendance ? L'auteur pense plutôt qu'elle va s'accroître et qu'un pacte social collectif devrait être conclu autour de la forme de territorialité engendrée. Dans ces deux parties, différents contextes sont examinés et contrastés pour tenter de cerner les variables à l'œuvre, l'effet des politiques publiques et, plus particulièrement, la fracture numérique qui résulte du déploiement des réseaux de NTIC. Par exemple, comment les politiques française et anglaise d'assistance à

la pauvreté peuvent favoriser une dépendance à l'égard de la localisation ou, au contraire, de l'automobile ; comment l'Islande, par une approche très interventionniste et une gouvernance concertée des opérateurs publics et privés, est devenue une métropole, un *hub* de l'Internet, alors que le territoire des îles Saint-Pierre et Miquelon n'arrive pas à transcender le handicap de sa faible masse critique par l'établissement de liens avec ses voisins nord-américains immédiats, parce qu'il est tributaire de la relation géopolitique entre l'Europe et l'Amérique du Nord. Enfin, la partie V est consacrée à un retour sur la planification urbaine et l'urbanisme : si les planificateurs veulent le meilleur intérêt de la collectivité, il urge qu'ils revoient les hypothèses qui sous-tendent leurs interventions. Les réseaux ne peuvent plus être appréhendés comme se développant exclusivement dans des espaces urbains continus pouvant être gérés localement : ils produisent leurs propres territoires. Le paradigme de la courbe en S pour expliquer et régir le développement des réseaux doit être remis en question : sont requis de nouveaux modèles simples, mais pertinents. « La ville en réseau ne ressemble plus en rien aux villes du passé » (p. 247).

Les éditeurs Van Schaik et Klaasen ont utilisé le terme d'œuvre pour introduire l'ouvrage : le terme a toute sa pertinence. Les textes colligés montrent la cohérence et la complémentarité des travaux de Gabriel Dupuy, tout au long de sa carrière, afin de comprendre le déploiement des réseaux et construire un urbanisme des réseaux. Ils permettent de saisir l'originalité de sa contribution. Pourquoi un must ? Malheureusement, le diagnostic posé en 1991 sur le mutisme de l'urbanisme par rapport aux réseaux reste toujours d'actualité au Québec. Le développement des différents réseaux y est essentiellement abordé sous l'angle fonctionnel, avec un recours à un urbanisme de projets subordonné à la participation publique pour négocier leur arrimage au territoire. Si cet urbanisme est nécessaire, il ne suffit pas : une réflexion prospective sur la territorialité

des réseaux s'impose. Il faut espérer que la diffusion de l'ouvrage de Dupuy contribuera à l'émergence de ce paradigme chez les planificateurs québécois.

Michel Gariépy  
Université de Montréal



**FOURCADE, Marie-Blanche et LEGRAND, Caroline (dir.) (2008) *Patrimoines des migrations, migrations des patrimoines*. Québec, Presses de l'Université Laval, 181 p. (ISBN 978-2-7637-8719-0)**

Ce livre collectif, fruit d'un colloque tenu en mai 2006 à l'Université McGill de Montréal, réunit les contributions de chercheurs en sciences humaines – principalement en anthropologie, mais également en littérature comparée, en muséologie, en sciences de l'information et de la communication – et croise de façon interdisciplinaire deux thématiques très actuelles : la patrimonialisation et le phénomène migratoire en contexte mondialisé.

Le titre de l'ouvrage donne une clé fondamentale pour en saisir la portée : le mot « patrimoines » est décliné au pluriel, ce qui permet de caractériser non seulement la variété des cas étudiés, mais aussi la fluidité de la notion

elle-même. Celle-ci n'est pas une étiquette prédéfinie qu'on pourrait accoler à telle entité matérielle ou non. Il s'agit d'une construction essentiellement symbolique, non figée, non déterminée une fois pour toutes, aux contours toujours flous. Il n'existe pas un patrimoine préexistant aux situations, mais une multitude de points de vue sur la mémoire telle qu'elle se matérialise ou se fixe symboliquement sur des objets, des monuments, des lieux, des récits. Les articles réunis ici, dont les sujets couvrent un vaste éventail géographique – Québec et Arménie, Maroc et Italie, France et Algérie, Bénin, etc. – montrent bien la double portée des patrimoines constitués en diaspora, à la fois comme réminiscence des origines et expressions identitaires transposées dans le pays d'accueil, sans négliger les échanges culturels réciproques.

Ce sont les objets qui fournissent la matière principale aux enquêtes exposées ici. Est mise en évidence leur polysémie : à la fois signaux identitaires et éléments affectifs attachés à des souvenirs intimes ; ces objets montrent la porosité de la frontière entre individuel et collectif, entre patrimoines familial et public. Toutefois, cette prééminence du matériel qui pourrait amoindrir la portée de l'ensemble contribue d'une certaine façon à combler une lacune en langue française, tant le domaine de la « culture matérielle » est très majoritairement le domaine réservé des chercheurs anglophones.

Ce livre a le grand mérite de nous faire appréhender ces processus mémoriaux dynamiques que sont les patrimoines dans toute leur complexité, à travers des cas où cette complexité apparaît avec le plus d'acuité, faisant émerger de façon cruciale la question de l'appartenance. Les auteurs abordent la question sous différents aspects : de l'espace domestique au musée, des boutiques de souvenirs à la littérature, du cinéma à l'art pictural contemporain. Regrettons toutefois l'escamotage relatif des enjeux politiques du problème, pourtant déterminants dans la gestion des mémoires et des migrations. Mais se pose finalement une